



Chitra Banerjee
DIVAKARUNI
**LA REINE
DES RÊVES**

Roman traduit de l'anglais
par Rani Mâyâ



Picquier poche

Chitra Banerjee DIVAKARUNI

La Reine des rêves

**Roman traduit de l'anglais
par Rani Mâyâ**

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

La Maîtresse des épices

Les Erreurs inconnues de nos vies

Mariage arrangé

Le Palais des illusions

La Confrérie de la Conque

1. *Le Porteur de Conque*
2. *Le Miroir du feu et des rêves*
(romans pour la jeunesse)

Titre original : *Queen of Dreams*

- © 2003, Chitra Banerjee Divakaruni
Publication originale : Doubleday, Random House, Inc.
- © 2006, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
- © 2009, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Don Spiro / Getty Images
© John W. Gertz / Zefa / Corbis

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 978-2-8097-0109-8

ISSN : 1251-6007

Pour mes trois hommes

Murthy

Anand

Abhay

Tous rêveurs

Ce que nous savons et ce que nous ne savons pas sont
comme des frères siamois, inséparables...

Confusion, confusion.

Qui peut vraiment discerner entre la mer et ce qui s'y
reflète ? Ou dire la différence entre la pluie qui tombe et
la solitude ?

Haruko Murakami,
Sputnik Sweetheart

Nous disons *Amérique tu es
Magnifique* et nous le pensons
Nous avons le cœur brisé

Reetika Vazinari,
It's a Young Country

Journal des rêves

Le serpent est venu cette nuit.

Cela m'a surpris ; pourtant, il est rare que quelque chose me surprenne encore.

Il était plus beau que dans mon souvenir. Sa peau vert argent brillait telle l'eau de pluie sur les plants de bananiers dans le petit jardin que nous cultivions derrière les grottes. Peut-être qu'en vieillissant, je commence à percevoir de la beauté là où je ne m'attendais pas à en trouver avant.

« Il y a longtemps que je ne t'ai vu, l'ami, lui ai-je dit. Mais je ne t'en tiens pas rigueur. Plus maintenant. »

Pour me montrer qu'il n'avait aucune intention malveillante, il a écarquillé les yeux. Ce fut comme un éclat de lumière reflété par un morceau de miroir.

La dernière fois qu'il m'était apparu avait coïncidé avec une période de grand changement dans ma vie, une période au début riche de possibles mais ténébreuse par la suite. J'avais eu beau

pleurer et l'appeler à en perdre la voix, il n'était pas revenu depuis.

Pourquoi venait-il maintenant, alors que je m'étais enfin réconciliée avec mes pertes et les compromis que j'avais dû faire ? Alors que j'avais fini par desserrer les poings et laissé s'échapper ce que j'avais tant désiré ?

Son corps irradiait la lumière. Une lumière claire, intense, pourpre comme celle d'une fin d'après-midi dans les cyprès sur les rives du Pacifique. Je l'ai contemplé un instant, puis j'ai compris qu'il était venu prédire un autre changement.

Mais lequel, et pour qui ?

Pas une naissance. Rakhi n'est pas folle au point de faire ça, alors qu'elle est déjà mère célibataire. Bien que cette enfant n'ait cessé, toute ma vie, de me surprendre.

Un mariage, alors ? Rakhi allait-elle reprendre la vie commune avec Sonny, comme je l'espérais encore ? Ou s'agissait-il d'un autre homme sur le point d'entrer dans sa vie ?

Le serpent s'est estompé jusqu'à prendre la couleur des algues dans l'eau, trace ténue dans une vase verdâtre.

Il annonçait une mort.

Mon cœur s'est mis à battre fort, lentement, de façon irrégulière. Un battement arthritique qui résonnait jusque dans les moindres cavités de mon corps.

Que ce ne soit pas Rakhi, que ce ne soit pas Sonny ou Jonaki. Que ce ne soit pas mon mari, que j'ai trahi de plus d'une façon.

Le serpent, s'enroulant puis se déroulant, était presque invisible. Hiéroglyphes, nœuds, enchevêtrements.

J'ai compris.

« Cela sera-t-il douloureux ? ai-je murmuré. Très douloureux ? »

Il a fouetté l'air de sa queue. L'air était de la couleur de vieux fils téléphoniques.

« Ça sera rapide au moins ? »

Oui, ses écailles scintillaient. De je ne sais où, de la fumée a surgi et l'a dissimulé. A moins que cette fumée n'ait fait partie de ce qui allait arriver ?

« Cela doit-il arriver bientôt ? »

Une légère irritation dans l'éclat de ses yeux. Dans le monde qu'il habitait, *bientôt* n'avait pas beaucoup de sens. Une fois de plus, j'avais posé la mauvaise question.

Il s'est mis à onduler. Sa langue était un mince fouet rose. J'éprouvais le désir absurde de la toucher.

« Attends ! Comment m'y préparer ? »

Il a tourné l'ovale plat de sa tête vers moi. J'ai tendu la main. Sa langue – elle n'avait rien du fouet, elle était douce et triste comme de la soie usée.

Je crois qu'il a dit : *On ne peut pas se préparer, on peut seulement comprendre.*

Que devais-je comprendre ?

La mort clôt les choses, mais ce peut être un début, aussi. Une chance de réparer ce qu'on a raté. Te souviens-tu seulement de ce que tu as perdu ?

J'ai essayé de me reporter dans le passé. Comme s'il me fallait scruter à travers une vitre recouverte de gel. Les grottes emplies de sable. Les leçons. Nous, les novices, apprenions à interpréter les rêves des mendiants, des rois et des saints. Ravana, Tunga-dhwaja, Narad Muni. Mais j'avais abandonné cette voie à mi-chemin.

Le serpent s'étiolait. Une pensée m'a parcourue tel un souffle sur la peau.

Mais seulement si on saisit le moment. Seulement si...

Puis il a disparu.

Rakhi

Ma mère dormait toujours seule.

Jusqu'à mes huit ans environ, je n'y ai pas fait attention. Cela faisait partie du train-train du soir ; elle me bordait, s'asseyait sur mon lit un instant et, dans la semi-obscurité, lissait mes cheveux de ses doigts légers tout en fredonnant. Puis, le rituel voulait qu'on se raconte des histoires. C'était moi qui inventais les histoires. L'héroïne s'appelait Nina-Miki, une fille de mon âge qui vivait sur une planète du nom d'Agosolin III et menait une vie incroyablement aventureuse. J'aurais préféré que les histoires viennent de ma mère et se déroulent en Inde, ce pays de son enfance qui me semblait nimbé d'un halo de mystères d'une infinie variété. Mais ma mère prétendait ne pas connaître de bonnes histoires et disait que l'Inde n'était pas si mystérieuse que ça. Ce n'était qu'un autre lieu, pas si différent, pour l'essentiel, de la Californie. Je n'étais pas convaincue, mais cela ne me tracassait pas trop. Les aventures de Nina-Miki étaient des plus captivantes. J'étais fière

d'en être l'auteur et d'avoir ma mère pour auditrice attentive.

L'histoire finie, elle m'embrassait sur le front de ses lèvres fraîches comme de l'argent. «Dors maintenant», murmurait-elle en tirant la porte derrière elle. Mais je restais éveillée, attentive au doux froufroutement du coton de son sari le long du couloir. Elle s'arrêtait au seuil de la chambre de mon père – c'est ainsi que je pensais à la vaste pièce sombre à l'arrière de la maison, avec son grand lit trop mou et son couvre-lit de batik – et j'entendais le bourdonnement affectueux de leurs voix. Quelques instants plus tard, la porte se refermait et les pas de ma mère s'éloignaient. Elle se déplaçait avec aisance et assurance, à la façon dont les daims pénètrent dans une forêt profonde, ses vêtements bruissant comme une brise dans les feuilles. Je tendais l'oreille jusqu'à ce que j'entende la porte de la pièce à couture s'ouvrir et se refermer, le bruit de soupir de ses gonds. Alors seulement, je me laissais tomber dans le monde sirupeux de mes rêves.

Je rêvais beaucoup à cet âge-là et mes rêves étaient souvent intenses, à étouffer. Je me réveillais le cœur battant si fort que je craignais qu'il n'éclate. Quand j'étais assez calme pour me lever, j'empruntais à tâtons le sombre corridor, dont les murs sous mes doigts étaient rugueux, étranges, ondulés comme une peau de dinosaure, jusqu'à la pièce à couture. J'ignore pourquoi ma

mère l'appelait ainsi ; elle ne cousait jamais. Quand j'ouvrais la porte au bruit de soupir, je la voyais couchée sur le sol, le visage tourné vers le mur, les draps tirés au-dessus de la tête, tellement immobile que l'espace d'un instant j'avais peur qu'elle ne soit morte. Mais elle se réveillait immédiatement, on aurait dit qu'elle me sentait, comme un animal sent ses petits. J'essayais de me faufiler sous sa couverture, mais elle me ramenait invariablement jusqu'à mon lit, d'une main douce mais ferme. Elle s'allongeait près de moi, me caressait les cheveux et parfois, quand le cauchemar était particulièrement troublant, elle déclamaient des mots que je ne comprenais pas jusqu'à ce que je me rendorme. Elle ne restait jamais dormir avec moi. Quand je me réveillais, elle était dans la cuisine, en train de brouiller des œufs. La pièce à couture était vide ; je n'ai jamais su où elle rangeait sa literie. Rien, pas même le tapis impeccablement tiré, ne trahissait que quelqu'un y avait passé la nuit.

Un après-midi, j'étais allée jouer chez une de mes camarades de classe. Cela arrivait rarement car, en dépit des exhortations de ma mère, je n'étais pas de nature très sociable. Les enfants de mon âge ne m'intéressaient pas. Je préférais rester à la maison avec ma mère, même si elle ne m'y encourageait pas. Je l'écoutais parfois de derrière une porte converser au téléphone, ou

l'observais lorsqu'elle était assise sur le sofa, les yeux clos et le front plissé par la concentration. Sa capacité à rester totalement immobile me fascinait. A plusieurs reprises, j'ai essayé de l'imiter. Mais je n'arrivais pas à garder la même attitude plus de quelques minutes sans ressentir des fourmillements.

J'ai oublié le nom de la fille et pourquoi, au cours de l'après-midi, nous sommes entrées dans la chambre à coucher de ses parents, mais je me souviens très bien qu'elle m'a dit de ne pas sauter sur le lit, que ses parents n'aimaient pas ça.

« Tu veux dire que ta maman dort ici, avec ton père ? ai-je demandé, surprise et légèrement éccœurée.

— Bien sûr ! a répondu la fille. C'est pas le cas de ta mère ? »

Sous ses yeux incrédules, j'ai baissé une tête coupable.

« Vous êtes des gens bizarres ! » a-t-elle déclaré alors d'un ton sévère.

A partir de cet après-midi-là, je me suis lancée dans une série d'enquêtes. Je suis allée voir tous les enfants de ma connaissance (ils n'étaient pas nombreux) et, entre les jeux, les goûters et la télévision, je m'informais, mine de rien, des habitudes de leurs mères en matière de lits. J'ai bien dû finir par admettre que ma famille était bizarre.

Armée de statistiques, j'ai affronté ma mère.

J'ai fait alors une seconde découverte qui devait me tourmenter, me ronger le cœur et me narguer durant toute mon adolescence.

Ma mère était interprète de rêves.

Ce n'est pas sans mal que j'ai fait cette découverte. Ma mère n'aimait pas parler d'elle et pendant toute mon enfance, elle a mis au point mille stratégies pour éluder mes questions. Cette fois-ci, pourtant, j'ai tenu bon.

« Pourquoi est-ce que tu ne dors pas avec papa ? lui ai-je demandé à plusieurs reprises. Ou du moins avec moi, comme la mère de Mallika ? Tu ne nous aimes pas ? »

Elle n'a rien dit pendant un long moment, et j'étais sur le point de lui poser la question une fois encore quand elle a répondu : « Bien sûr que je vous aime. » J'ai discerné de la réticence dans sa voix, comme de la rouille, qui la rendait cassante. « Je ne dors pas avec toi ou avec ton père parce que mon travail consiste à rêver. Je ne peux pas rêver avec quelqu'un d'autre dans le même lit. »

Mon travail consiste à rêver. Intriguée, j'ai tourné et retourné ces mots dans ma tête. Je ne les comprenais pas, mais j'en étais déjà amoureuse. Je voulais pouvoir les dire à mon tour à quelqu'un un jour. Ils m'effrayaient aussi. Ils semblaient mettre ma mère hors de ma portée.

« Que veux-tu dire ? » ai-je demandé, forçant ma voix pour feindre la colère.

L'expression qu'a prise alors son visage, je l'aurais nommée désespoir si j'avais connu le mot. « Je rêve les rêves d'autres gens, a-t-elle expliqué. Je peux ainsi les aider à vivre leurs vies. »

Je ne comprenais toujours pas, mais son visage était pâle et tendu comme un cocon, et elle serrait les mains sur son ventre. Je n'ai pas eu le cœur de la harceler. N'avait-elle pas admis ce qui importait le plus, qu'elle nous aimait ? J'ai hoché la tête comme si son explication me satisfaisait.

Soulagée, elle m'a souri puis m'a prise dans ses bras. J'ai senti un reste de raideur dans ses épaules.

« Pourquoi ne déciderais-tu pas ce que tu veux pour dîner ? m'a-t-elle demandé. Tu peux m'aider à faire la cuisine, si ça te dit. »

Je l'ai laissée changer de sujet et j'ai réclamé des raviolis. J'en avais mangé pour la première fois cet après-midi fatal chez ma camarade de classe. A la maison, nous mangions rarement autre chose que de la cuisine indienne ; c'était une façon pour ma mère de garder un lien avec sa culture. Elle n'avait jamais préparé de raviolis auparavant, mais elle a regardé dans un livre de cuisine. Nous avons passé le reste de l'après-midi à rouler, froncer, farcir la pâte de fromage. Les raviolis se sont révélés grumeleux, la cuisine était dans un état lamentable, il y avait de la sauce partout, des lamelles de fromage collées par terre, mais nous étions ravis.

Les raviolis dans l'eau bouillante, ma mère s'est tournée vers moi et a dit – je ne lui avais pas rapporté le commentaire de ma camarade de classe : « Rakhi, souviens-toi de ça : être différent ne signifie pas qu'on soit bizarre. » Il lui arrivait de me surprendre de cette façon ; elle faisait tout à coup référence à des choses qu'elle ne pouvait connaître. Mais sa clairvoyance était désordonnée et cela a créé des problèmes entre nous au fil des ans ; elle n'avait pas la moindre idée d'événements que j'aurais voulu qu'elle sache, de secrets que je mourais d'envie de lui confier et dont je n'arrivais pas à lui parler.

Par exemple : la raison pour laquelle j'ai quitté Sonny.

Au dîner, mon père a admiré les formes originales que nous avons fabriquées et il a déclaré que c'était un repas aussi délicieux qu'instructif. Puis il a nettoyé la cuisine, tout en fredonnant la chanson d'un film hindi, et a récuré l'évier, les mains enchâssées dans des gants de caoutchouc jaune fluo. C'était lui qui mettait de l'ordre dans notre maisonnée, lui le méthodique, toujours gentil, lui le musicien. Ma mère, cachottière, têtue, fantasque, était incapable de se souvenir d'un air. C'était à elle que je voulais ressembler.

Des années plus tard, après sa mort, mon père dira : « Faux. Elle ne m'aimait pas, pas vraiment. Elle ne m'a jamais laissé l'approcher assez près.